

# Décroissance ou Déponction ?

Par Arnaud POISSONNIER, Paris le 12.12.2023

L'hydre de la décroissance plane-t-il inexorablement sur notre futur ? Au gré des records de chaleur et de l'effondrement du vivant, elle est devenue, pour une partie de l'intelligentsia, une parade intellectuelle au désastre annoncé.

Elle permettrait de réduire notre empreinte sur la planète et contribuerait au rétablissement des équilibres que nous nous évertuons à détruire depuis le début de l'anthropocène. Le raisonnement relève du bon sens. Si l'humanité vit au-dessus de ses moyens, pompe et réchauffe la planète dans des proportions telles qu'elle œuvre à la destruction des écosystèmes, de sa biodiversité et du vivant. Il est urgent de ralentir. En langage d'économiste, de décroître.

Mais voilà, malgré les évidences, le débat entre les pro et les anti-décroissance tourne en rond, figé de part et d'autre d'une ligne de front tracée par les positionnements politiques de chacun ; la gauche plutôt décroissante, la droite et ses extrêmes plutôt technologues qui croient aux vertus de l'innovation au service de la planète.

L'argument des anti peut s'entendre. Agir sur notre niveau d'activité serait porteur de dangers sociaux bien supérieurs aux bénéfices attendus. Elle entrainerait une récession violente et un effondrement des équilibres fondamentaux de notre société. Elle ouvrirait la porte au chaos et à la rétrogradation vis à vis des pays qui n'emprunteraient pas ce chemin. Ne claironne-t-on pas depuis des années que LA solution ne se fera pas sans le traitement de la dimension sociale du problème. L'embarras né de l'épisode publicitaire de l'ADEME à l'occasion du black Friday en est une parfaite illustration. La véhémence sortie de Bruno Lemaire sur le sujet le 6 décembre dernier en est une autre. Lorsque l'on interroge les chefs d'entreprise, l'opposition à la décroissance frôle le plébiscite.

Cette opposition des principaux acteurs de l'économie, d'une majorité de l'échiquier politique et des Français (57% n'y sont pas favorables) est un obstacle majeur à sa mise en œuvre. Comment l'implémenter sans un consensus de toutes les parties prenantes ? Comment concevoir la décroissance sans une profonde révolution des esprits et des comportements de tous les acteurs ? Par la contrainte ? Est-ce concevable à l'ère du populisme florissant et du capitalisme roi ? Est-il pensable de demander à ce dernier de se faire hara-kiri ?

Adopter une posture technologique et protectrice de la croissance n'est, elle, guère plus satisfaisante. Elle repose sur un postulat non prouvé qui ressemble plus à une fuite en avant qu'à une stratégie de bon sens. Elle occulte au passage l'impact négatif sur le climat, la biodiversité et le vivant de la surponction des ressources engendrée par la succession d'innovations à déployer au niveau globale. Pour ne citer qu'un exemple du grand chantier de rénovation planétaire en cours, dans quel état sortira-t-elle après avoir subi la fabrication en 30 ans de près de 1,5 milliard de voitures électriques dont une bonne partie se biberonne aux énergies fossiles ? Elle nie enfin le plus élémentaires des principes de précaution : peut-on encore prendre le risque d'une fausse piste ?



Le débat n'avance donc pas et les antagonismes sont tels qu'ils nous font perdre un temps précieux. La COP28 patauge dans ses contradictions. Les militants décroissants eux-mêmes, pour tenter de faire consensus, se prennent les pieds dans le tapis sémantique en expliquant que la décroissance ne serait pas vraiment de la décroissance mais ... un arbitrage (faire décroître certains secteurs et croître d'autres). A l'heure où la croissance des ventes de SUV compense les efforts de décarbonation, une sorte de dialogue de sourd s'est installé entre la décroissance et les tendances accélérationnistes (1). Greta contre Donald, match nul ?

Il est pourtant un juge de paix sémantique qui pourrait bien réconcilier les deux parties et faire consensus. Celui de la "déponction". Nous l'avons fait émerger dans l'ouvrage REGARD et le concept du jour du dépassement illustre assez bien l'idée. Si l'humanité ponctionne en 7 mois ce que la terre peut annuellement produire à son bénéfice, avec les conséquences mortifères qu'on lui reconnaît, il y a urgence à déponctionner. Si nous adhérons tous à cette idée, il faut à tout prix réorganiser nos modèles économiques et sociaux dans le sens d'une réduction drastique de la pression que nous opérons sur les ressources de la terre.

Concrètement, la déponction consisterait à imposer la circularité, la durabilité, les énergies renouvelables, le recyclage et la régénération dans des proportions telles qu'elles permettraient de remettre le curseur du dépassement à la fin d'année. Passer de l'économie linéaire à une économie circulaire généralisée pour la rentrer dans les gênes de nos comportements et des process de nos entreprises. La déponction consisterait en une bascule de modèle, bien au-delà des normes et des pratiques actuelles et de la cosmétique affichée par la RSE ou l'entreprise à mission, son adjuvant du moment.

Une telle approche est-elle pour autant incompatible avec le concept de croissance ? Lorsque j'entends un cadre de chez Décathlon, comme d'autres marques, m'expliquer que leur activité de vente de produits de seconde main est aussi rentable que la vente du neuf, lorsque je regarde le succès des recycleries et des friperies, lorsque je songe à l'émergence de entreprises régénératives, lorsque je rêve d'acheter un lave-linge durable de 40 ans assorti d'une prestation annuelle d'entretien, lorsqu'il est clair que la vente en vrac ou la consigne n'empêchent pas la marge, pourquoi ne pas se projeter dans cette économie de la déponction et dans laquelle les mots croissance et marge ne sont pas, pour autant, des gros mots.

La déponction n'est pas une matière de plus, elle englobe notamment et par nature l'économie circulaire et régénérative et plus globalement la sobriété. Elle est une tentative de réconciliation sémantique et œcuménique, entre des oppositions frontales. Cette économie ne repose pas sur le dogme de la décroissance mais sur l'urgence d'une durabilité et d'une circularité généralisée des ressources de la planète. Elle n'est pas exclusive d'une forme de croissance. Le modèle actuel repose encore sur la linéarité de la chaîne de valeur selon le triptyque extraction, transformation et déjection. Il en est un autre, essence même de la déponction, reposant sur le recyclage, l'usage et la circularité. C'est celui-là qui doit s'imposer à nous, non comme un artefact de la RSE mais comme le cœur d'un nouveau modèle, celui du capitalisme de la déponction.